

Regards sur la littérature québécoise

Aurélien Boivin

Numéro 174, 2015

La francophonie dans les Amériques

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/73642ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Boivin, A. (2015). Regards sur la littérature québécoise. *Québec français*, (174), 65–68.

Regards sur la littérature québécoise

AURÉLIEN BOIVIN *

La littérature québécoise est une littérature encore jeune, si on la compare à d'autres, la française par exemple. Elle ne compte pas encore deux siècles d'existence puisque c'est en 1837 que paraît sa première œuvre d'imagination, *L'influence d'un livre*, un roman gothique du jeune Philippe Aubert de Gaspé. Cette littérature a mis du temps à se développer. Ce n'est qu'avec la Deuxième Guerre mondiale, surtout avec l'avènement de la Révolution tranquille, au tournant des années 1960, qu'elle a acquis ses lettres de noblesse et qu'elle est devenue une littérature importante qui participe au développement de la nation. Jusque-là, elle avait été tenue sous le boisseau par une élite clérico-bourgeoise qui craignait une trop grande liberté d'expression de la part des écrivains, et avait grandi à l'ombre d'un clergé tout-puissant, réfractaire à une trop grande émancipation des classes moyennes et inférieures, qu'il dirigeait d'une main de maître.

LES DIFFICILES DÉBUTS

Dans un pays où les habitants doivent lutter contre les éléments pour assurer leur survie, où la langue française est alors minoritaire, la littérature est souvent marginalisée, tout comme l'écriture est considérée comme négligeable, quand le pays réclame les jeunes talents pour échapper à l'ostracisme du colonisateur, pour résister à l'assimilation. Selon la théorie du messianisme compensateur, le Canadien, devenu, avec la montée du nationalisme sous l'acte d'Union de 1840, Canadien français, a reçu de Dieu la mission de répandre la culture française en Amérique du Nord et la religion catholique. Si cette vision, aux dires des commentateurs, manquait de réalisme, elle a permis toutefois de développer le concept de la survivance nationale et a contribué à la création d'une patrie littéraire.

Mais on ne voit pas d'un bon œil le développement d'une littérature nationale le long des rives du Saint-Laurent. Les élites fréquentent assidûment les œuvres de la littérature française, qui jouit d'un préjugé plus que favorable. En ignorant les œuvres autochtones, en considérant cette production comme une production coloniale, ces intellectuels ont posé les conditions d'émergence d'une littérature canadienne en termes de légitimité et de reconnaissance par une structure englobante, seule détentrice de la norme. Les écrivains déplorent cette attitude, qui a sans doute nui au développement de la littérature au XIX^e siècle. Dans l'introduction au tome I du *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, Maurice Lemire identifie d'autres facteurs : l'absence de bibliothèques publiques ne favorise guère l'éclosion de lecteurs ; le commerce du livre connaît une foule de difficultés ; les éditeurs sont peu nombreux et refusent de publier des ouvrages d'imagination, à moins de recourir au procédé de souscription, comme le font un certain nombre d'auteurs, des jeunes surtout. De telles difficultés expliquent en grande partie l'abondance de contes, de poèmes et de romans feuilletons dans les pages des journaux et des revues du XIX^e siècle.

À tous ces facteurs s'ajoute encore l'action vigoureuse du clergé, qui rappelle constamment à l'homme de lettres sa mission de promou-

voir le bien, de magnifier la vertu et de combattre le mal : la langue, gardienne de la foi ; la littérature, gardienne de la morale. Dominée par les conservateurs – qui s'opposent aux libéraux, au XIX^e siècle – la littérature sert l'ordre établi. L'abbé Henri-Raymond Casgrain, avant même qu'elle ne prenne son envol, pose des balises à la littérature nationale pour qu'elle reste dans le droit chemin : « [...] la nôtre [notre littérature] sera grave, méditative, spiritualiste, religieuse, évangélisatrice comme nos missionnaires, généreuse comme nos martyrs, énergique et persévérante comme nos pionniers d'autrefois¹ ».

Ainsi encadré, l'écrivain jouit de très peu de liberté : « Non seulement les sujets lui sont imposés, écrit encore Maurice Lemire, mais aussi la façon de les traiter, de sorte qu'on a peu d'esclandres à déplorer² ». Ceux qui refusent de se soumettre sont cloués au pilori et ceux qui n'empruntent pas leurs sujets à l'histoire et qui refusent de les traiter en se conformant à l'idéologie officielle sont ignorés par la critique officielle.

LE ROMAN : UN GENRE DANGEREUX

Les romanciers, en particulier, sont tenus en suspicion car le roman, avant 1860, ne jouit pas d'un préjugé favorable. On le considère, dans certains milieux, comme un genre à proscrire parce qu'il laisse libre cours aux futilités de toutes sortes. Point étonnant qu'il soit édifiant : aussi bien le faire servir à quelque chose. Dans le roman noir, les bons sont toujours récompensés, et les mauvais, sévèrement punis. Dans le roman d'aventures ou de mœurs, aucune scène susceptible de faire rougir les prudes Canadiens français, catholiques, foncièrement honnêtes, bons et vertueux. Quant au roman historique, fort populaire au XIX^e siècle, on le met au service de l'instruction et de l'éducation de la classe populaire. On s'en sert pour glorifier les hauts faits d'armes des héroïques Canadiens. Il connaîtra toutefois son apogée à la fin des années 1930 avec les romans de Léo-Paul Desrosiers, avant de connaître un déclin. C'est Louis Caron qui le ressuscitera avec sa série des *Fils de la liberté*, au début des années 1980 : *Le canard de bois* (1980) et *La corne de brume* (1982), auxquels s'ajouteront un dernier tome, en 1990, *Le coup de poing*.

Les romans les plus populaires jusqu'à la Deuxième Guerre mondiale sont les romans du terroir dont l'intrigue s'inspire de la Parole de l'Enfant prodigue : un père avait deux fils ; l'un était bon, l'autre, mauvais. Le bon n'a pas d'histoire comme dans la Parole : il meurt noyé, par exemple, dans *La rivière-à-Mars* de Damase Potvin, chef de file du mouvement agriculturiste, qui préconise le retour à la terre comme seule garantie de survivance des Canadiens français. C'est sur la terre héritée des ancêtres, conquise à la forêt, que les Canadiens français, guidés par leur pasteur, parviendront à sauvegarder leur langue et leur foi. Aux étrangers, aux Anglais, le commerce et l'industrie ; aux Canadiens français, la terre, l'agriculture. Toute la littérature est d'ailleurs en réaction contre le réalisme et le naturalisme à la Zola, ainsi que le prouvent, par exemple, les romans agriculturistes des régionalistes. Jusqu'en 1938, en effet, la littérature (le



Gaston Miron



Anne Hébert



Hubert Aquin



Gabrielle Roy



Louis Caron

roman surtout) est fidèle à cette idéologie de survivance qui caractérise la société des « Anciens Canadiens ». Œuvre à thèse, le roman est presque toujours voué à la cause nationale. Dans son univers idéologique, mythique, le Canadien français catholique, pionnier, voyageur ou agriculteur, est promis à un monde meilleur sur un sol riche et généreux, où il doit accomplir la mission reçue de Dieu : sauvegarder la race, perpétuer la langue française et propager la religion catholique. Louis Hémon avait pourtant posé le problème autrement, dans *Maria Chapdelaine*, en opposant non pas les espaces, mais les personnages, qu'il partage entre les sédentaires et les nomades.

Une lutte idéologique perdure en poésie jusqu'à la parution, en 1937, de *Regards et jeux dans l'espace* de Saint-Denys Garneau, le premier poète moderne. Jusque-là, on avait assisté à une guerre de pouvoir entre les poètes dits régionalistes, qui font l'éloge du monde rustique, et les exotiques, aussi appelés parisianistes, partisans d'une grande liberté d'inspiration. Les premiers chantent dans leurs poèmes la patrie, le mode de vie des aïeux, les travaux de la ferme : labours, semailles, fenaïson ; les fêtes du calendrier liturgique ; les beautés de la nature : l'érable rouge, les champs ensemencés, verdoyants ; les croix de chemins ; les instruments aratoires ; la maison ancestrale ; quelques scènes de mœurs, telles la bénédiction paternelle, la récitation du chapelet, l'épluchette de blé d'Inde, une partie de sucre... C'est la poésie des « vieilles choses » que les conteurs ont aussi immortalisée en décrivant le ber, le rouet, le fléau, la gerbe blonde... Quant aux exotiques, ils prônent vigoureusement le désengagement à l'égard de la cause nationale et se réclament partisans de la modernité pour prendre leurs distances avec la morale, la religion, le patriotisme. Il suffit de relire Marcel Dugas pour comprendre leur engagement du côté de « l'art pour l'art ». Les poètes sont contre l'isolement dans lequel se cantonne le Québec sous la poussée des régionalistes. Ils réclament des sujets à chanter qui ne soient pas canadiens-français. Victor Barbeau a bien ironisé la situation quand il se moque de ce mouvement, qui veut que la littérature soit exclusivement la gardienne des intérêts supérieurs de la race et de la nationalité : « Hors du terroir, point de salut. Ce n'est pas une suggestion, encore moins un conseil. C'est un ordre impératif, indiscutable et formel. C'est le nouvel évangile du provincialisme canadien-français. Nous avions l'embargo sur la pensée, nous aurons l'embargo sur l'écriture. Notre littérature doit être une littérature nationale, c'est-à-dire bâtie sur des idées nationales, dans un style national. Le sucre d'érable, la neige, le " qué-qué vaches ", les clochers en fer blanc et autres attributs nationaux ont certes un charme que nous serions navrés de ne pas voir exploité par nos hommes de lettres³ ».

LA PRISE DE CONSCIENCE

Désormais, rien ne sera plus pareil, en littérature canadienne-française, tant en poésie avec Saint-Denys Garneau, Alain Grandbois et Anne Hébert, au tournant des années 1940, que du côté du roman, à partir de *Menaud, maître-draveur* (1937) de Félix-Antoine Savard et avec les romans d'observation tels *Au pied de la Pente douce* (1944) de

Roger Lemelin et *Bonheur d'occasion* (1945) de Gabrielle Roy, romans nés des transformations engendrées par la Deuxième Guerre mondiale. La société canadienne-française est irrémédiablement entrée dans une période de modernité, tout comme sa littérature d'ailleurs.

Entre 1940 et 1970, le roman canadien-français – qui devient québécois avec l'avènement de la Révolution tranquille, au début des années 1960, – effectue une sorte de voyage au bout de la nuit au cours duquel le héros, à la suite du vieux Menaud, qui s'est révolté contre les envahisseurs pour préserver sa Montagne, microcosme du pays, prend conscience de son aliénation et de celle de son peuple. Du simple constat de la présence envahissante de l'autre et de la domination socioéconomique que le roman exerce, en passant par l'infériorisation d'une crise de valeurs qui remet en cause l'idéologie traditionnelle, il en vient à expliquer la situation du Canadien français en terme de dominant / dominé, en terme d'asservissement, de colonialisme. Car les écrivains, avec l'avènement de la Révolution tranquille, découvrent les théoriciens de la colonisation : Albert Memmi, Jacques Berque, Franz Fanon...

Ce périple romanesque, qui marque l'éveil d'une conscience historique, se déroule en trois étapes successives, caractérisées au plan de la création, de l'écriture, par l'émergence de personnages qui sont, en quelque sorte, révélateurs du Québécois nouveau. Dans le roman de mœurs urbaines, plus que la description de la réalité socioéconomique dans les quartiers défavorisés de la ville, c'est l'existence même du rêveur et de l'ambitieux qui révèle l'aliénation. Dans le roman psychologique, le narrateur-héros accède lui-même à la conscience. En s'auto-analysant, il en vient à reconnaître que sa carence de vie individuelle est liée à la carence de vie collective, consécutive à la domination. En identifiant les causes profondes de son aliénation, le personnage est en mesure d'effectuer un choix. De rêveur ou d'ambitieux, selon le cas, il devient révolté. Dans le roman de contestation, le refus de l'idéologie traditionnelle acquiert une dimension collective. Aussi bien l'être démunie que le révolutionnaire sont d'accord pour affirmer qu'il n'y a pas de solution individuelle au drame collectif. Le cri de désespoir du « cassé », être aliéné et soumis, et l'appel à la révolution traduisent la conscience de l'urgence historique. Le roman se fait conscience. Il faut (re)lire le roman de Roch Carrier, *Il n'y a pas de pays sans grand-père*, pour voir la détermination du héros, Vieux-Thomas, qui rêve de reprendre possession de son pays, comme avait voulu le faire le vieux Menaud ou comme rêvaient les poètes du pays, tels Gatien Lapointe, celui du poème « J'appartiens à la terre » ou celui de l'« Ode au Saint-Laurent », Jacques Brault ou encore Gaston Miron et son *Homme rapaillé*. Ces poètes se sont entendus, on dirait, pour ensemble nommer le pays pour mieux le posséder, pour mieux l'habiter, pour organiser aussi la lutte afin de retrouver la dignité de l'homme d'ici.



Victor-Lévy Beaulieu



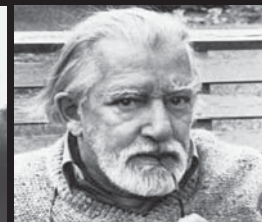
Jacques Godbout



Gaétan Soucy



Denise Boucher



Yves Thériault



Louis Hamelin

RECHERCHE DE LA LIBERTÉ ET CONTESTATION DES VALEURS TRADITIONNELLES

Les romanciers ne sont pas en reste. Il faudrait parler des écrivains de la revue *Parti pris* et ceux qui ont gravité autour d'eux, tel Hubert Aquin. Le Prospectus de la revue qu'André Major publie dans *Liberté* porte le titre « Les armes à la main ». À la fin de *Prochain épisode*, une œuvre éminemment engagée, Aquin écrit : « Les pages s'écritont à la mitraillette, les mots siffleront au-dessus de nos têtes, les phrases se fracasseront dans l'air⁴... ». Les écrivains dénoncent le sort réservé aux Canadiens français représentés, dans les œuvres, sous les traits de jeunes révoltés qui prennent conscience de leur situation d'aliénés et espèrent s'en sortir, tel Antoine, dans *Le cabochon* (1965) d'André Major. Ils ont appris au cours de leur difficile apprentissage, qui les a fait passer du monde de l'adolescence à l'âge adulte, à mieux se connaître et à mieux connaître les autres avec qui ils décident de vivre. Le passage de l'adolescence à l'âge adulte est souvent difficile. Dans ces romans, le passage de la campagne, symbole du passé, à la ville tournée vers l'avenir est désormais définitif. On est alors loin des romanciers de la terre. Il faut renoncer au passé, l'assumer, vivre au présent pour mieux préparer l'avenir. C'est le message d'une foule d'œuvres québécoises publiées depuis 1960, dans lesquelles les narrateurs semblent s'être concertés pour contester certaines valeurs de la société traditionnelle : entre autres la famille, la religion et le mariage, des « empêchements à vivre », comme les a appelés Maurice Arguin⁵. Cette contestation est accompagnée de la présence de nouveaux thèmes, tels ceux de l'homosexualité, de la prostitution, qui ne sont plus des sujets tabous, de l'érotisme, qui côtoie souvent la pornographie et qui s'installe aussi dans les œuvres, peu importe les genres, dans le roman, dans la poésie et au théâtre. Libération des mœurs mais aussi libération du langage. Contestation du et de la politique aussi. Les romanciers, qui associent, comme les poètes, la quête du pays à la femme aimée condamnent la présence des envahisseurs, les gros, c'est-à-dire les Anglais et tout ce qu'ils représentent de la force économique. Ils dénoncent la peur séculaire des Canadiens français, peur de la guerre, par exemple, comme dans *La guerre, yes Sir !* de Roch Carrier et *L'emmitoufflé* de Louis Caron, et l'asservissement du peuple canadien-français, asservissement aux croyances religieuses, à un régime politique associé à la noirceur, à l'étranger... Dans le roman de Carrier, les Canadiens français sont chassés par la force de la maison de leur compatriote Corriveau, où ils veillent le cadavre du jeune soldat, fils de la famille, mort au champ d'honneur. La violence éclate dans ce roman dans lequel la guerre, à peine évoquée dans *Bonheur d'occasion*, vient de prendre une tout autre signification, puisqu'elle a frappé une « jeunesse » de la paroisse. Cette mort provoque une prise de conscience des habitants du mal que représente la guerre. Comme les Anglais qui ont voulu la guerre, car c'est la guerre des gros contre les petits, la guerre des autres, ils sont finalement capables de révolte et de violence.

Les jeunes se révoltent, dans le roman des années 1960, protestent ouvertement dans la poésie québécoise qui atteint, au cours de cette

décennie, « l'âge de la parole », pour reprendre le titre d'un recueil de Roland Giguère. Avec l'avènement de la Crise d'octobre (1970) et l'arrivée en force du Parti québécois, le nationalisme s'effrite. Les œuvres publiées au cours des années 1970, outre qu'elles se multiplient à un rythme effarant, éclatent de toute part, dans toutes les directions.

LA FORÊT : VALEUR REFUGE

L'imaginaire des écrivains québécois de la nouvelle génération s'est considérablement transformé. Les œuvres se métamorphosent. Les jeunes privilégient les thèmes de l'errance, de l'exil, de la fuite, de la difficile quête de soi, du retour aux sources, du retour à la vie primitive... Ils fuient cette société moderne aliénante dans laquelle ils ne se sentent pas à l'aise pour renouer avec le temps sacré des origines. Dans plusieurs romans de cette période, on assiste à un départ, à un exil à l'intérieur même du pays qui continue à être présent, tout comme en poésie et dans la chanson, où l'on en fait un thème privilégié. Des héros renoncent à la vie facile de la société post-industrielle, à la vie aliénante de la société postmoderne pour se réfugier dans ces espaces primitifs qu'a privilégiés le prolifique Yves Thériault. Ces œuvres posent le problème de l'appartenance à un pays, à un territoire que l'on ne veut pas quitter, tel Nazaire, le héros de *L'emmitoufflé* de Louis Caron, qui se réfugie dans la forêt pour échapper à la conscription et à la guerre. Jonas, le coureur de bois de *La Mornifle* de Jacques Garneau, a, depuis longtemps, atteint l'âge de la parole. Il ne cesse de répéter à qui veut l'entendre qu'il est primordial de maîtriser les éléments de la nature, de dompter la forêt et la montagne, symboles de la liberté, en fait d'habiter le pays. Jonas, qui est à lui seul un vaste pays, « un pays trop grand que l'on s'épuise à le rêver », accuse les Américains d'« outrage au pays » et a même inventé ses propres commandements : « Un seul peuple tu seras et le seras parfaitement / Une seule langue parleras sous peine de mort même / Un seul pays tu libèreras et le feras prochainement ». Car, « celui qui changera la parole du pays sera puni de mort⁶ ». La crise linguistique a des incidences dans le roman. Jacques Godbout dénonce, dans *Les têtes à Papineau*, la politique du bilinguisme avec son être bicéphale, une tête parlant anglais, l'autre, le français.

LE ROMAN MADE IN USA ET L'AMÉRICANITÉ

D'autres ont renoncé à la neige, aux glaces, à la nature, fût-elle accueillante, grandiose, et ont franchi les frontières du pays, vers le Sud surtout. Ils ont tenté l'aventure américaine. Pensons à Jacques Godbout – c'est encore plus particulièrement évident avec son roman *Une histoire américaine*, dans lequel l'auteur de *Salut, Galarneau !* fait le procès de l'Amérique et des rêves *made in USA*. Le héros de *Volkswagen blues* de Jacques Poulin entreprend un long voyage aux sources en suivant la route des découvreurs et pionniers à partir de Gaspé jusqu'à la piste de l'Oregon. Il faudrait encore parler de Victor-Lévy Beaulieu, Marie-Claire Blais, Gilles Archambault, Monique LaRue, tous fascinés eux aussi par l'aventure américaine.

LE ROMAN DE L'ENFANCE

Certains ont choisi de remonter dans leurs souvenirs, de renouer avec leur enfance, heureuse et malheureuse, pour exorciser le passé. Ces romans confessions, écrits la plupart du temps à la première personne, ont le mérite de ressusciter avec précision et tout en respectant la couleur locale, un Québec introverti, réfractaire aux autres, aux Anglais d'abord et aux étrangers en général. Mentionnons, à titre d'exemple, *Une enfance à l'eau bénite* de Denise Bombardier et *Les Souvenirs d'un enfant de chœur* de Jean-Pierre Boucher. Font aussi partie de cette catégorie les nombreux récits autobiographiques dans lesquels les narrateurs font un retour (aux sources ?) sur leur vie ou sur une tranche de leur vie, de même que les récits dont les narrateurs sont des enfants qui, à peine âgés d'une dizaine d'années souvent, se souviennent de leur passé. Il y a certes un contraste avec des romans plus contemporains, comme *La petite fille qui aimait trop les allumettes* de Gaétan Soucy, roman dans lequel on suit le destin étrange de deux enfants soumis à un père autoritaire, tout-puissant, qui commande et dicte ses lois, comme s'il voulait racheter sa faute en se vengeant sur ses enfants, qui doivent obéir au doigt et à l'œil. Ce roman peut être vu comme une métaphore du Québec, un Québec dominé par le patriarcat et par la religion. Michèle Gazier a vu juste quand elle écrit : « Comment ne pas voir dans cette propriété minière, perdue dans la forêt, dans le froid glacé d'interminables hivers, ces fameux "arpents de neige gelée" stigmatisés par Voltaire, qui comme nombre de ses contemporains, ne comprenait pas l'intérêt que la France mettait à les défendre et à les garder ? Comment ne pas entendre, derrière le vocabulaire ancien, cette langue française mâtinée de normand qui fleure bon son XVIII^e siècle et que l'on a parlé du côté de Québec ? ». Cette religion n'a-t-elle pas dirigé les destinées du peuple québécois pendant de très nombreuses années, jusqu'à l'avènement de la Révolution tranquille. Les deux orphelins privés de père sont l'image du Québec privé de la France, la mère patrie, ce Québec qui n'a plus qu'une solution pour survivre à cette mort symbolique : aspirer, comme la narratrice, à l'autonomie, c'est-à-dire à l'indépendance.

LE ROMAN AU FÉMININ

Mais le phénomène qui marque le roman québécois depuis une trentaine, voire une quarantaine d'années, c'est l'émancipation des femmes qui ont atteint l'âge de la parole et... de l'écriture, et qui se sont regroupées pour dire leur *féminitude*, comme on a parlé ailleurs de *négritude*. Elles ont décidé de se dire, de dire leur condition de femmes soumises à un patriarcat réactionnaire, dominées, exploitées par une société régie essentiellement par les mâles. Si certaines ont choisi la lutte de tous les instants, les féministes à l'état pur, comme on les a qualifiées, d'autres, plus modérées, moins virulentes, moins tranchées, n'en contribuent pas moins à l'affirmation de la femme qui a conquis une place remarquable, à la fois dans la modernisation de la société et dans la création artistique. Comment passer sous silence l'apport des Anne Hébert, Marie-Claire Blais, Gabrielle Roy, Antonine Maillet, qui ont atteint, par l'obtention de prix prestigieux, une renommée internationale ? Comment ignorer l'action d'autres romancières peut-être plus posées mais au talent certain, qui ont transformé la parole et réinventer un nouvel imaginaire. Il faudrait encore lorgner du côté du théâtre où les femmes, au cours de ces dernières années, ont renouvelé le genre, telles Denise Boucher, Marie Laberge, Jeanne-Mance Delisle, Élisabeth Bourget, Jovette Marchessault... qui confirment cette

affirmation croissante des femmes sur les scènes du Québec. Quant à la poésie, après une période d'hégémonie d'un groupe de poètes et d'un courant qu'on a appelé formaliste, nous assistons à une tendance beaucoup plus pluraliste, éclatée. Comme dans le roman et le théâtre, les courants majeurs sont les écritures de femmes, le thème de l'américanité, le retour du lyrisme ou « le nouveau lyrisme », et les œuvres de maturité des poètes dits formalistes après la Deuxième Guerre. Ces poètes, depuis, ont publié dans deux revues d'avant-garde : *La Nouvelle Barre du Jour*, qu'a animée longtemps la reine de la nouvelle écriture, Nicole Brossard, et les *Herbes rouges* (plus de 150 numéros qui sont autant de recueils de poèmes). Le Québec a suivi depuis longtemps les modes de la contre-culture.

LE ROMAN DE L'ERRANCE ET DE LA DÉSESPOIRANCE

Dans les trois dernières décennies, les jeunes écrivains qui ont nom Louis Hamelin, Christian Mistral, Sylvain Trudel, Lise Tremblay, Nicole Houde, Pierre Gobeil n'ont pas manqué de dire leur désespérance, leur désespoir dans cette société où leurs héros, bardés de diplômes, donc bien instruits, se sentent de trop, de véritables laissés-pour-compte. Ils traduisent un profond mal de vivre de la jeune génération.

CONCLUSION

La littérature québécoise, on peut le constater, traduit les préoccupations de la société québécoise moderne, ouverte au monde, et ne manque pas de dynamisme pour tenter de rejoindre un public lecteur qui ne lui est pas toujours fidèle. L'appréhension de la mort, l'anxiété de l'homme nouveau devant la fuite inexorable du temps, la lutte incessante pour la justice et la liberté, un grand souci de l'environnement, voilà les thèmes récurrents que l'on peut découvrir dans la littérature contemporaine. Les héros romanesques, aux prises avec les difficiles problèmes de l'existence, ont choisi, pour échapper à l'ennui, au découragement, au désespoir, de vivre intensément, d'occuper un espace afin de faire reculer, en quelque sorte, les frontières toujours trop proches de la mort. La littérature québécoise est passée du facile roman à thèse du XIX^e siècle au tragique et difficile roman du désespoir. En l'espace d'une ou deux décennies, le roman est parvenu à franchir les frontières du réel, à briser cet enfermement qui caractérisait jusque-là la littérature québécoise. La littérature québécoise contemporaine transcende le temps et le réel. Elle aspire au bonheur. On assiste à la naissance d'un nouveau Québécois beaucoup plus près de la nature, beaucoup plus préoccupé par son environnement, plus attentif aux autres mais tout aussi déterminé à se dire. ☀

* Professeur associé, Département des littératures, Université Laval, Québec

Notes

- 1 Henri-Raymond Casgrain, « Le mouvement littéraire de Québec (1866) », cité par Maurice Lemire, dans l'Introduction du *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, Montréal, Fides, 1978, p. XXIII.
- 2 Maurice Lemire, *loc. cit.*
- 3 Turc [pseudonyme de Victor Barbeau], « Au fil de l'heure... Le terroir », *La Presse*, 3 juin 1919, p. 2.
- 4 Hubert Aquin, *Prochain épisode*, Montréal, Le cercle du livre de France, 1965, p. 173.
- 5 Maurice Arguin, *Le roman québécois de 1944 à 1965*, Montréal l'Hexagone, 1989, 277[2] p.
- 6 Jacques Garneau, *La Mornifle*, Montréal, Pierre Tisseyre, 1976, p. 69-70.
- 7 Michèle Gazier, « Maudit Québec », *Télérama*, n° 2 564 (3 mars 1999), p. 52.